



## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**T**

**Quoi/**

**Maintenant**

Théâtre exposé

**Jon Fosse et Marius von Mayenburg**

| 2h05 | Mise en scène collective tg STAN. Jusqu'au 2 février, puis du 5 au 9 au Théâtre de la Bastille, Paris 11<sup>e</sup>. Tél. : 01 43 57 42 14.

**T**

**Le Jeu de l'amour et du hasard**

Comédie classique

**Marivaux**

| 2h | Mise en scène Catherine Hiegel. Jusqu'au 29 avril, Théâtre de la Porte Saint-Martin, Paris 10<sup>e</sup>. Tél. : 01 42 08 00 32.

Pas si facile de désarçonner le public, de le prendre à rebrousse-poil, de le faire rire là où il ne le soupçonnait pas et de l'émouvoir en jouant les farceurs. C'est pourtant ce que réussit le groupe flamand tg STAN depuis 1989. Pariant uniquement sur le plaisir du jeu, la folie de l'acteur, le souci maniaque du langage. Jusqu'à faire du verbe un corps vivant : l'ultime personnage. On les a déjà vus ainsi désosser avec passion, truculence et violence n'importe quel répertoire – de Tchekhov à Bergman, de Pinter à Reza –, enchaînant les situations sans souci de mise en scène. Car la mise en scène, c'est juste leurs corps en mouvements, en ombres et lumières sur le plateau... Dans *Quoi/Maintenant*, ils s'affrontent successivement à deux auteurs vivants apparemment sans rapport, le Norvégien Jon Fosse (58 ans) et l'Allemand Marius von Mayenburg (45 ans). Le premier autopsie d'ordinaire nos déserts intérieurs, notre absence au monde, quand le second s'attaque au trop-plein d'une société capitaliste prétendument avancée, avec ses injustices, ses inégalités, ses mauvaises consciences et ses frustrations. Juxtaposer *Dors mon petit enfant*, du premier, et *Pièce en plastique*, du second, provoque un chaud-froid mystico-vau-devillesque, une variation vertigineuse sur le vide et l'excès. Mais avec le tg STAN, le théâtre peut tout contenir. Des rideaux transparents, une table, quatre chaises (où ils s'assoient quand ils ne jouent pas) forment l'anti-décor où les quatre goûteux comédiens flamands, dans leurs costumes moches, installent sur le plateau le bonheur de jouer, d'être simplement là, présents, puis de dénoncer avec une assassine ironie les certitudes morales et politiques d'un couple bourgeois berlinois englué dans les conformismes du prêt-à-penser. Alors ils massacrent. Ils prennent le public à parti, se moquent parfois d'eux-mêmes, oublient leur texte, recommencent. Et le face-à-face du couple de gauche bien-pensant et leur ami plasticien à la mode avec la femme de ménage, qu'ils ne peuvent s'empêcher d'ostraciser de leur méprisante générosité, devient jubilation. Qu'ils lui donnent ces vêtements dont ils ne veulent plus ou lui proposent de se la-

ver chez eux parce qu'ils trouvent qu'elle sent mauvais. Chaque spectateur en prend soudain pour son grade, exposé à ses propres et médiocres charités. L'âpreté du tg STAN à faire saigner la langue en nettoie toutes les politesses hypocrites.

La cruauté face aux domestiques abonde chez Marivaux (1688-1763), un des premiers à avoir décrypté les relations de pouvoir et d'argent, de « classes » (déjà !) qui nouent nos sociétés. Histoire de manipulation amoureuse, de déguisement, *Le Jeu de l'amour et du hasard* (1730) est un allègre sextuor, à la langue diaboliquement musicale. Sous le regard bienveillant d'un père et d'un frère (plus pervers), une jeune aristocrate (Silvia) désire prendre l'apparence de sa servante Lisette (la drôlissime Laure Calamy) pour tester Dorante, le mari qu'on lui propose. Lequel Dorante a la même idée (ce qu'ignore Silvia, mais que savent son père et son frère...) et se fait passer pour son valet Arlequin (Vincent Dedienne), histoire d'observer sa promise... Catherine Hiegel a mis en scène ce chassé-croisé amoureux dans un magnifique jardin, ouvertement exposé aux projecteurs dans la cage nue du théâtre. Une violoncelliste, derrière une fenêtre, joue et observe. Théâtre dans le théâtre : chez Marivaux, c'est grâce aux masques, aux mensonges qu'on découvre sa vérité. Vérité souvent cruelle : on s'aime mieux dans son milieu. Impossible à la feinte Silvia (Lisette) d'être désirée par le vrai Dorante... Les domestiques et les maîtres resteront entre eux. Dans l'amour, il n'y a pas de hasard. Domage que la distribution soit hétéroclite. Et la représentation lente, comme si les personnages souhaitaient faire pesamment comprendre chaque réplique. Or n'est-ce pas par le rythme, par la sonorité plus que par le sens, qu'on saisit une situation ? Clotilde Hesme n'a plus l'âge de Silvia, ni la prétendue innocence des premiers émois amoureux ; Nicolas Maury (Dorante) semble égaré là, formant avec elle un couple improbable. Seul le duo Laure Calamy-Vincent Dedienne fait résonner à merveille les artifices de la langue. Chez Marivaux, c'est leur langage, en effet, et non les actes, qui révèle les êtres. Leur théâtre ●